

L'esclavage l'a emporté au Brésil. Il n'a jamais été aboli.

Entretien avec Alexandra LUCAS COELHO (à Rio de Janeiro)

Source: www.Publico.pt 16 mars 2014

Traduction: Raphaëlle LOEHR (Relecture: Roger GUILLOUX)



L'anthropologue, Eduardo Viveiros de Castro est l'auteur d'une œuvre reconnue qui inclut "A Inconstância da Alma Selvagem" e "Araweté — O Povo do Ipixuna" Déborah Danowski

Famines, sécheresse, épidémies, massacres : la Terre se rapproche de l'apocalypse. Peut-être que, dans 50 ans, parler du Brésil comme d'un État-nation n'aura plus de sens. Cependant, il faut résister à l'avancée du capitalisme. Les réseaux sociaux représentent une nouvelle possibilité d'insurrection. Présent, passé et avenir, selon l'un des plus grands penseurs brésiliens.

Eduardo Viveiros de Castro, 62 ans, est l'anthropologue le plus reconnu et discuté du Brésil. Il pense que «la dictature brésilienne n'est pas finie» et qu'elle s'est transformée en une "démocratie consentie". Il voit dans les réseaux sociaux, où l'on trouve des milliers d'adeptes, la possibilité d'une nouvelle forme de guérilla ou de résistance. Il ne pardonne pas à Lula da Silva d'avoir opté pour la voie capitaliste et pense que Dilma Rousseff entretient une relation «quasi pathologique» avec l'Amazonie et les Indiens. Il ne votera pas pour elle, «même sous la menace du peloton d'exécution».

Professeur au *Museu Nacional* à Rio de Janeiro, auteur d'une œuvre influente (notamment de *A Inconstância da Alma Selvagem* ou *Araweté* — *O Povo do Ipixuna*², ce dernier ayant été édité au Portugal par Assírio & Alvim), Viveiros de Castro est le créateur du perspectivisme amérindien, selon lequel l'humanité est un point de vue : le jaguar se voit comme humain et voit l'homme comme animal ; le porc se voit comme humain et voit le jaguar comme animal. L'humain est toujours celui qui regarde.

Dans ce long entretien, réalisé il y a un mois dans son appartement de la Baie de Botafogo³— avant même la grève des éboueurs (les hommes et les femmes des déchets), un exemple de révolte réussie — Viveiros est passé de la Coupe du Monde à la fin du monde. Il croit que nous sommes au bord de l'apocalypse.

¹ Démocratie "consentie" par les militaires : Le pouvoir militaire a fortement pesé sur les modalités de retour à la démocratie et a exigé et obtenu l'amnistie pour tous les crimes commis durant la dictature.

² L'inconstance de l'Âme Sauvage ou Araweté – Le Peuple de Ipixuna

³ Botafogo, quartier de Rio de Janeiro



Voyez-vous des signes de révolte dans les rues brésiliennes? Ce qu'il s'est passé en 2013 était un soulèvement mais pas une révolte généralisée. Pensez-vous que cela puisse se produire avant la Coupe du Monde ou pendant?

Il est très difficile de faire la distinction entre ce qu'on imagine qui va se produire et ce qu'on souhaite qui se passe.

Faisons la distinction alors. Que souhaiteriez-vous qu'il arrive?

Une révolte populaire pendant la Coupe du Monde.

Et qu'est-ce que cela signifie, exactement?

Une manifestation. Je ne suis pas en train d'imaginer la prise de la Bastille ni l'explosion de quoique ce soit, mais j'aimerais que la population *carioca* soit claire. Bien que la Coupe du Monde se réalisera dans plusieurs villes, je crois que Rio est devenu l'épicentre du problème de la Coupe, notamment parce que la finale se déroulera au stade Maracanã.

Même lors des manifestations, Rio de Janeiro était la ville la plus forte.

À São Paulo aussi il y a eu des manifestations très importantes, mais liées au *Movimento Passe Livre* (MPL, des étudiants qui, en juin 2013, ont commencé à manifester contre l'augmentation du prix des transports). Pour en revenir à ce que je souhaite : que la population *carioca* manifeste son insatisfaction par rapport à la manière dont la ville se transforme en une espèce d'entreprise, en une vitrine touristique, colonisée par le grand capital, avec la construction de grands hôtels, offrant des opportunités à de grands entrepreneurs, un centre d'affaires, sous prétexte que la Coupe apporterait de l'argent, de la visibilité au Brésil.

Le problème, c'est que cela va apporter une mauvaise visibilité. Ce sera une terrible publicité pour le Brésil. D'abord parce que, si je comprends bien, plusieurs engagements contractuels avec la FIFA ne sont pas honorés, il y a beaucoup de retard, etc. Ensuite, parce que cette idée selon laquelle les Brésiliens trouvent ça merveilleux que la Coupe du Monde ait lieu au Brésil peut être démentie de manière scandaleuse si les touristes, tant convoités, arrivent ici et se retrouvent face au peuple dans la rue, luttant contre la police, une police qui n'est pas préparée, brutale, violente, assassine. J'ai l'impression que ça ne fera pas beaucoup de bien à l'image du Brésil.

Autre chose, la Coupe du Monde a été vendue à l'opinion publique comme quelque chose qui allait être financé par l'initiative privée, que l'argent du peuple, du contribuable, allait peu ou n'allait pas être dépensé. C'est le contraire que l'on voit : le gouvernement brésilien qui investit massivement, dépensant de l'argent pour ces réformes de stades, l'argent des impôts. C'est donc nous qui payons pour que la FIFA en tire profit. Parce que c'est elle qui sort gagnante des Coupes du Monde.

Vous voudriez que cette révolte empêche vraiment que la Coupe ait lieu?

Empêcher la Coupe est impossible, ça ne sert d'ailleurs à rien de le souhaiter. Je ne sais même pas si ce serait une bonne chose, ça pourrait engendrer des complications diplomatiques, ou une répression très violente dans le pays.



Il existe une campagne : Não Vai Ter Copa⁴. Le nom complet est : Sans Respect des Droits, la Coupe du Monde n'aura pas lieu. Ce qui veut dire : il ne devrait pas en avoir une, nous souhaitons qu'il n'y en ait pas.

Ce qu'on entend dire, c'est que les droits de plusieurs couches de la population sont brutalement ignorés, avec l'expulsion forcée de communautés qui sont délogées sans indemnisation, modifiant ainsi les aspects fondamentaux du paysage carioca et ce, sans aucune consultation. Tout cela irrite la population.

Mais il n'y a pas que cela : cette insatisfaction par rapport à la Coupe du Monde a été catalysée par beaucoup d'autres. Celles-ci ont fait surface ces dernières années, elles concernent diverses catégories sociales et ne sont ni organisées ni contrôlées par les partis politiques. Il y a de tout dans ces manifestations, une immense quantité de revendications. Il y a ceux qui veulent juste créer du désordre, ceux de droite, des infiltrés de la police, des néonazis, des anarchistes. Un ensemble complexe de phénomènes avec une combinaison de causes. Il est important de noter qu'ils sont transversaux : les pauvres et la classe moyenne se mélangent dans la rue. C'est la première fois que cela se produit. Ce qu'ils ont sans doute en commun, c'est d'être tous jeunes. De la classe moyenne supérieure à la favela de la Rocinha⁵.

Ces manifestations ne sont néanmoins pas très significatives en termes de nombre. Et ce ne sont pas les favelas qui descendent en masse dans la rue.

Les grandes masses ne sont pas encore descendues et elles ne descendront probablement pas pendant la Coupe du Monde. Je ne sais d'ailleurs pas si elles le feront un jour, si cela est possible au Brésil. Mais je crois qu'il y aura un certain nombre de petites manifestations. Par exemple, l'*Aldeia Maracanã* (petite communauté d'Indiens sur laquelle on fait pression pour qu'elle quitte les lieux, à cause des travaux du stade) a engendré une très grande confusion par rapport à la proportion de la population impliquée. Les habitants de cette maison qui étaient au nombre de 14 ont quand même mobilisé des détachements du Bope (troupe d'élite), des bombes, etc. C'est l'État qui, en grande partie, crée ce soulèvement populaire, avec sa réaction disproportionnée. Le *Movimento Passo Livre* a connu une telle renommée à São Paulo en raison de la brutalité de la réaction policière. Le Brésil n'avait jamais vu ce type de confrontation entre la police et les jeunes manifestants. La police ne sait pas comment réagir, ne suit pas de méthode, elle réagit donc de manière brutale. Les manifestants eux-mêmes n'ont pas d'expérience d'organisation. Ce qu'on appelle les black blocks, ce n'est pas la même chose que les black blocks au Danemark, en Allemagne ou aux États-Unis.

Plus versatile.

Idéologiquement peu consistant. Nous savons que le black bloc européen est essentiellement une tactique de protection contre la police. Dans d'autres pays, comme aux États-Unis, il y a une certaine tactique d'agression à des symboles du capitalisme. Ici à Rio c'est une chose un peu confuse, dont l'identité n'est pas encore consolidée, sans profil tactique suffisamment clair pour être considéré comme un black bloc. Et ils sont diabolisés. Je pense même que, dans le cas du Brésil, le fait qu'ils soient black donne une petite pointe de racisme à cette indignation. Je suis sûr que, dans l'imaginaire de la classe moyenne, il y a aussi derrière ce masque noir un visage noir. Pauvres, bandits, etc.

⁴ Não vai ter Copa : La coupe du monde n'aura pas lieu

⁵ Favela da Rocinha, la plus grande favela de Rio



Mais ceci se produit alors même que la police continue à envahir les favelas, tuant 10, 12, 15 jeunes par semaine. Jusqu'à peu, ce comportement classique de l'État face à la population très pauvre, qui consiste à envoyer la police entrer et tout casser, était considéré par la classe moyenne comme... [Geste désignant quelque chose de lointain].

Parce que ça se passait là-bas, sur les collines où se trouvent les bidonvilles.

Quand la violence a commencé à atteindre la classe moyenne – même si une balle en caoutchouc n'est pas une balle de fusil, parce que ce qu'ils utilisent dans la favela, ce sont des balles réelles alors que dans la rue ce sont des balles en caoutchouc, même si une balle de caoutchouc peut tuer, rendre aveugle, etc. – à mesure que la police a commencé à attaquer tant dans la rue que dans la favela, la prise de conscience de la classe moyenne par rapport à la violence de la police dans les favelas a augmenté, ce qui est nouveau. La presse a fait une immense campagne pour sanctifier la police avec cette histoire des UPP (Unité de Police Pacificatrice, programme pour en finir avec le pouvoir armé parallèle dans les favelas, en y plaçant la police), mais tout le monde se rend compte que ces UPP sont pour le moins ambigües. Il suffit de voir l'affaire Amarildo (assistant de maçon) qui a été enlevé, torturé et tué par la police (en juin 2013, dans la favela de Rocinha), et qui a disparu de la presse.

Au Brésil, il existe un racisme politique très fort, pas seulement idéologique comme aux États-Unis. Le Brésil est un pays esclavagiste et continue à l'être. L'imaginaire profond est esclavagiste.

Vingt-cinq policiers ont été inculpés.

J'aimerais voir ce qui va se passer. Ce n'est pas la presse qui a donné de la visibilité à la mort d'Amarildo. Ce sont les réseaux sociaux, les mouvements sociaux. Cette mort est tout à fait banale, ça arrive toutes les semaines dans les favelas, mais il se trouve que ça s'est produit au moment des manifestations donc ça été repris par les manifestants, ce qui a donné naissance à une solidarité entre les favelas et la rue, jusqu'alors inédite.

Dans un pays comme le nôtre, où l'inégalité, la violence continuent, pourquoi les masses ne descendent pas dans la rue ?

Si seulement je connaissais la réponse. C'est la question que se pose la gauche depuis qu'elle existe au Brésil. Je pense qu'il y a plusieurs raisons. Le Brésil est un pays très différent de tous les autres en Amérique Latine, notamment de l'Argentine. Il suffit de comparer l'histoire pour voir la différence en termes de participation politique, de mobilisation populaire. J'ai l'impression que ça vient en grande partie de l'héritage de l'esclavage au Brésil. Le Brésil est un pays beaucoup plus raciste que les États-Unis. Bien sûr c'est un racisme différent. Le racisme américain est protestant. Mais au Brésil, il existe un racisme politique très fort, pas seulement idéologique comme aux États-Unis, interpersonnel. Le Brésil est un pays esclavagiste et continue à l'être. L'imaginaire profond est esclavagiste. Vous voyez le cas du garçon (métis) attaché à un poteau (dans le quartier de Flamengo, par une milice de classe moyenne qui le soupçonnait d'être un voleur) et qui a répondu d'une manière tout à fait tragique quand il a été pris : "mais maitre, je ne faisais rien". Juste cette expression, « maitre »... C'est ce mot qui est tragique. On est encore dans un monde de seigneurs. Parce que l'autre était blanc.



Comme un ADN, quelque chose qui n'en finit pas.

Oui, ce n'est pas fini. Dire qu'au Brésil tout se résout sans violence est un mythe. Sans violence, comprenez, sans révolte populaire. Avec beaucoup de violence mais sans révolte. La violence vient de la police, de l'État, de l'armée, mais ce n'est pas une violence au sens classique du terme, français, révolutionnaire.

Et à chaque fois qu'il se passe des choses comme ces manifestations du mois de juin, par exemple, il y a cette même sensation : cette fois-ci, la favela va descendre. La favela n'est pas descendue. En partie parce que ce n'est plus vraiment la favela puisque une bonne partie de cet espace appartient à la classe moyenne. Évidemment, il y a eu une croissance économique. Les favelas de mon enfance, dans les années 50, étaient complètement différentes, comme ces habitations d'Amazonie, faites de toile noire. Aujourd'hui, ce sont des maisons en dur, faites en briques. Et pourtant la misère est toujours là. Je veux juste dire que la distance entre la classe moyenne et la favela s'est réduite d'un point de vue économique.

La dictature brésilienne n'a pas pris fin. Nous vivons dans une démocratie autorisée par les militaires.

En faisant sortir de la misère ces millions de gens, le PT n'a-t-il pas neutralisé la révolution ?

En partie peut-être. Il y a eu une espèce d'option politique forcée du PT, selon laquelle la meilleure manière d'améliorer les revenus des pauvres est de ne pas toucher à ceux des riches. C'est-à-dire qu'il faut prendre l'argent ailleurs. Et d'où le tirent-ils? Du sol, littéralement. En détruisant l'environnement pour pouvoir vendre du soja et de la viande à la Chine. Il n'y a pas de redistribution des revenus, on assiste à l'augmentation des revenus produits grâce aux meubles de la maison qu'on brûle pour chauffer la population, pour ainsi dire. Il fait un peu plus chaud, nous ne mourrons pas de froid, mais nous détruisons le Brésil central, en dévastant l'Amazonie. Tout a été fait pour ne pas toucher aux bourses des riches. Et pour ne pas provoquer les militaires.

La dictature brésilienne n'est pas finie. Nous vivons dans une démocratie consentie par les militaires. Comparez avec l'Argentine : pourquoi il n'y a pas eu au Brésil de jugement des militaires impliqués dans la torture ? Parce que les militaires ne l'ont pas permis. Nous verrons bien ce qui va se passer maintenant, le 1er avril.

Avec l'anniversaire du coup d'état militaire.

Il existe déjà une campagne, quelque part souterraine, pour qu'on éteigne les lumières le 31 mars, qu'on actionne les klaxons, pour célébrer le 50è anniversaire du coup d'état. Autrement dit, il existe donc une campagne de la droite pour montrer que la population soutient encore la droite. Je ne sais pas quel succès elle aura mais je suis sûr qu'il y aura une manifestation, cachée, des gens qui vont éteindre les lumières de leurs maisons ou faire cligner les lumières à minuit, quelque chose comme ça.

Mais aucune chance d'un virage à droite.

Je ne crois pas.



Le régime actuel n'est pas une démocratie?

Le Brésil est une démocratie formelle, bien sûr, mais restreinte par le statu quo. L'ouverture a été rendue possible par les militaires. La Loi de l'Amnistie a été imposée telle qu'elle est par le gouvernement militaire. Ils n'ont pas été détrônés, emprisonnés, criminalisés. Simplement amnistiés. Et une bonne partie du projet de développement national conçu pendant la dictature militaire est appliqué avec la plus grande efficacité.

Par la gauche.

Par la soi-disant gauche, par la coalition qui est au pouvoir, dans laquelle la gauche est une partie minime, parce qu'il y a les grands propriétaires de terre, les grands entrepreneurs.

Le Brésil s'imagine comme une puissance géopolitique qui va nécessairement opprimer. Maintenant, c'est à nous d'être oppresseurs, nous ne sommes plus des opprimés.

Ils sont au service d'une idéologie qui vient de la dictature?

Le PT est un parti ouvrier du XIXe siècle. Il suit un modèle qui est : industrie, croissance, comme si le Brésil était les États-Unis du XXIe siècle. Avec une grande consommation d'énergie. Une conception ancienne, en décalage avec le monde actuel. Ça commence à changer un peu maintenant, mais le manque de sensibilité du gouvernement sur le fait que le Brésil est un pays qui se situe sur la planète Terre, et pas dans les cieux, est très grand. Ils ne s'en aperçoivent pas. Ils pensent que le Brésil est un monde en soi.

C'est-à-dire qu'il ne sera pas affecté par le réchauffement climatique, etc.

Oui, ils pensent que toutes ces choses concernent les autres. Un peu comme c'est le cas aux États-Unis et dans les très grands pays.

La seule vision globale qu'a le Brésil, c'est de devenir une puissance géopolitique. Aujourd'hui, le Brésil est un acteur majeur, de première ligne, au Mozambique, en Angola, dans les pays d'Amérique du Sud. Il dispute avec la Chine des morceaux du Mozambique. Odebrecht construit des usines hydroélectriques (barrages) en Angola et ainsi de suite. Le Brésil s'imagine comme une puissance qui va opprimer. C'est à nous maintenant d'être oppresseurs, nous ne sommes plus les opprimés. Désormais les nouveaux Brésiliens seront les Haïtiens, les Boliviens, les Paraguayens, qui travaillent dans les « sweatshops » de São Paulo, sur les terres où nous plantons du soja, etc. Le PT n'a jamais été un parti de gauche. C'est un parti qui cherchait à transformer la classe ouvrière en une classe ouvrière américaine.

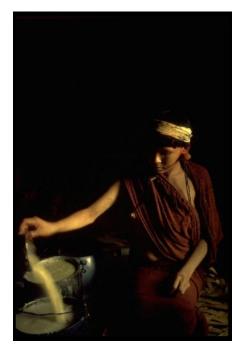
Et jamais le Brésil n'a été un pays aussi capitaliste.

Ma femme m'a rapporté les propos d'un inconnu, opérateur à la Bourse, avec qui elle discutait en 2007, 2008, et qui disait : si j'avais su que ça allait être aussi bon pour nous, je n'aurais jamais voté contre Lula.



Où est la gauche? Quelle est votre option de vote? Ou est-ce que l'option n'est plus de voter?

Tant la gauche que la droite sont des positions politiques que l'on trouve au sein de la classe moyenne. La classe dominante est de droite de manière génétique, la grande bourgeoisie, le grand capital. Et les pauvres, la classe ouvrière... si je devais porter un jugement de valeur un peu irresponsable, je dirais que 60 à 70% [de la population] du Brésil serait très heureuse avec un gouvernement autoritaire qui lui donnerait de l'argent pour acheter un frigo, une télévision, une voiture, etc. Une population qui a une profonde méfiance par rapport à ces jeunes casseurs dans la rue, qui serait pour la peine de mort, qui est violemment homophobe.



Iapii-hi, Indienne Araweté, prépare un gâteau de maïs (photo de 1982) Eduardo Viveiros de Castro

Après que le jeune homme de Flamengo eut été attaché à un poteau par cette milice, j'ai entendu de pauvres travailleurs noirs dire : ce qu'il faut faire c'est mettre les bandits en prison, ce qu'ils lui ont fait c'est insuffisant.

Oui, c'est un pays conservateur, réactionnaire, dans lequel les pauvres contribuent à leur oppression. Pas tous, mais ça existe. L'esclavage l'a emporté au Brésil, il n'a jamais été aboli. Je suis très pessimiste concernant le Brésil, je le dis franchement. En ce qui concerne le passé et l'avenir. Par rapport au passé dans le sens où c'est un pays qui ne s'est jamais libéré de l'ethos, de l'imaginaire profond de l'esclavage, où le rêve de tout esclave est de devenir le seigneur d'esclaves, le rêve de tout opprimé est d'être oppresseur. D'où cette réaction : ce qu'il faut c'est mettre ces types en prison. Au lieu de se solidariser. Et ça aurait très bien pu être leur fils. Et parfois, c'est vraiment leur fils.

Oswald de Andrade, le poète, disait : «Le Brésil n'a jamais déclaré son indépendance.» Dans un certain sens c'est vrai, puisque c'est le Portugal qui a déclaré l'indépendance du Brésil, un roi portugais. Je dirais même qu'il n'a pas non plus aboli l'esclavage. Puisque c'est la classe esclavagiste elle-même qui a aboli l'esclavage. Ce ne fut même pas une révolte populaire, ni même une guerre civile.

Et en ce qui concerne l'avenir je suis pessimiste parce que... peut-être qu'il y a encore un peu d'espoir, mais je pense que le Brésil a déjà laissé passer l'opportunité d'inventer une nouvelle forme de civilisation. Un pays qui aurait toutes les conditions pour cela : écologiques, géographiques.

Une espèce de troisième voie du monde?

Oui, une autre civilisation. Parce que civiliser ne signifie pas nécessairement transformer un pays tropical en une pâle copie des États-Unis ou de l'Europe, autrement dit, en un pays de l'hémisphère nord ayant des caractéristiques géographiques et culturelles complètement différentes.

Souvenons-nous qu'il y a eu un projet explicite au Brésil et qu'il a marché, qu'il marche, c'est pour ça que je suis



pessimiste ; il s'agit du projet initié par Pedro II, en partie inspiré par le célèbre théoricien raciste Gobineau, que D.Pedro admirait beaucoup : le Brésil n'aurait des chances de s'en sortir qu'en blanchissant sa population, parce que l'esclavage avait apporté une tare, une race inférieure.

Il fallait purifier le sang.

C'est une idée ancienne, qui vient déjà des Nouveaux Chrétiens qui arrivèrent du Portugal et qui devaient purifier le sang. Nous savons que presque toute la population portugaise qui s'est installée au Brésil était formée de nouveaux Chrétiens. Je dirais que 70 % de ces blancs fiers d'être brésiliens étaient juifs, marranes, convertis au fer et au feu par l'Inquisition. Il y avait donc cette idée selon laquelle le Brésil était un pays inférieur en termes de race parce qu'il était composé de Noirs, d'Indiens, de Portugais à l'origine un peu douteuse. Et le Portugal en soi n'est pas...

La Hollande.

Exact. Ce n'est pas le pays le plus blanc que l'on puisse trouver en Europe. La Péninsule Ibérique est un peu africaine, elle a été dominée pendant 800 ans par les Arabes. Le Brésil ne pouvait donc s'améliorer que par le blanchiment. C'est une politique d'État qui a duré des décennies et qui a amené au Brésil des millions d'immigrés allemands, italiens, et plus tard japonais. Avec l'intention explicite de blanchir, pas seulement génétiquement mais aussi culturellement et économiquement. Et ils sont allés au Sud, de São Paulo à Rio Grande. Cependant, c'est justement là que c'est curieux, depuis le gouvernement militaire cette population blanche a envahi le Brésil, l'Amazonie. A partir des années 70, la colonisation de l'Amazonie a été faite par les gauchos, la plupart étant pauvres, qui ont été expulsés, des Allemands pauvres, des Italiens pauvres, dont les petites propriétés agricoles furent absorbées par les grands propriétaires, gauchos eux aussi, blancs eux aussi et qui furent encouragés par le gouvernement, avec des aides, des promesses mirobolantes, à se rendre en Amazonie. Aujourd'hui, il y a une ceinture de villes au sud de l'Amazonie avec des noms comme Porto dos Gauchos, Ouerencia, le lieu où l'on rassemble le bétail, typique du Rio Grande do Sul. Les Gauchos [d'origine européenne] sont arrivés dans une région tempérée, subtropicale [sud du Brésil] où l'on pouvait reproduire un type de structure agricole, de production alimentaire du pays d'origine. Sauf qu'en Amazonie c'est une abomination. L'idée selon laquelle les gens du Nord ne savent pas travailler, sont paresseux, est un préjugé très répandu. C'est ce qu'on entend souvent dire dans le Paraná, dans le Rio Grande do Sul. C'est le colon allemand ou italien qui sait travailler.

Le Brésil est en train de perdre l'opportunité de se constituer en un nouveau modèle de civilisation proprement tropical, avec une nouvelle relation entre les races, qui serait effectivement multinationale.

Aujourd'hui le Brésil a été blanchi. Cette culture country est un mélange de culture européenne et de culture américaine, avec ses grosses voitures, ses 4x4, ses pickups, ses rodéos, ses chapeaux américains, ses bottes. Il existe un projet qui veut transformer le Brésil en un pays culturellement semblable à ceux de l'hémisphère nord, tels que les États-Unis ou cette Europe plus réactionnaire. En effet, il s'agit de colons allemands qui sont venus de la paysannerie réactionnaire, bavaroise, poméranienne et de paysans italiens, qui étaient enthousiasmés par le nazisme et le fascisme pendant la Seconde Guerre mondiale. Et qui continuent à l'être. Il y a beaucoup de groupes d'extrême droite au sud du Brésil. Le centre de la droite fasciste, nazie se trouve dans le Paraná et le Rio Grande



do Sul. Le Brésil est donc un pays divisé entre un sud blanc et le reste non-blanc, portugais, noir sur le littoral, indien à l'intérieur des terres.

Le recensement de la population indique, de justesse, une majorité non-blanche.

À vrai dire, l'agro-business est le modèle gaucho, développé dans la pampa, sur les terres du Rio Grande, la culture extensive de monoculture, de soja, de riz, de canne à sucre. Le Brésil perd donc l'opportunité de se constituer en nouveau modèle de civilisation proprement tropical, avec une nouvelle relation entre les races, qui serait effectivement multinationale. Un pays qui s'est constitué sur le génocide indigène, l'esclavage, la monoculture. Qui continue à faire ce qu'il a fait depuis qu'il a été créé, en exportant des produits agricoles. Qui continue à alimenter les pays industrialisés. D'abord l'Europe, puis les États-Unis et maintenant la Chine. Qui continue à être le grenier du capitalisme.

Et l'abattoir.

Le deuxième plus grand troupeau bovin au monde, après l'Australie. Un pays qui se détruit lui-même pour se transformer en une caricature des pays qui lui servent de modèle culturel. Au lieu de savoir tirer profit, au contraire, de sa situation géographique hautement privilégiée, de sa situation démographique - une population immense - pour construire un nouveau style de civilisation.

Le monde entre, au sens physique, thermodynamique, dans un autre régime environnemental qui va produire des catastrophes humaines jamais vues telles que, à mon avis, la famine, les épidémies, les sécheresses, le changement de régime hydraulique, tout.

Vous êtes en train de décrire l'échec du « Manifeste Anthropophage » de Oswald de Andrade [vision d'un Brésil qui devient fort pour dévorer, absorber l'autre]

Oui, je crois que oui. Bon, aucune défaite n'est définitive. Mon pessimisme ne vient pas tant du fait que le Brésil ne peut pas s'en sortir, puisque je pense qu'il pourrait encore y avoir une révolution anthropophage au Brésil. Mais aujourd'hui, il s'agit d'une question qui n'a plus vraiment lieu d'être posée en raison du simple fait que nous sommes dans une situation planétaire où la catastrophe a déjà commencé. Le monde est en train d'entrer, au sens physique, thermodynamique, dans un autre régime environnemental qui va produire des catastrophes humaines jamais vues à mon avis telles que la famine, les épidémies, les sécheresses, le changement de régime hydrologique, tout. Dans de telles circonstances, il est possible que nous arrivions à un point où les notions telles que le Brésil, les États-Unis, les pays, commencent à perdre de leur clarté. Il est probable que dans 50 ans le mot Brésil n'ait plus aucun sens. Que nous devions parler de Terre.

C'est une pré-apocalypse?

Je dirais que oui. Isabelle Stengers, philosophe belge, dit que le mot crise n'est pas adéquat puisqu'il suppose qu'on peut la surmonter, alors que ce que nous vivons est une situation sur laquelle on ne peut pas revenir. Nous allons devoir vivre avec pour toujours. Un nouveau régime du monde, des climats, des eaux. Il n'y aura plus de



poissons, les stocks s'épuisent dans le monde. Au cours des prochaines décennies une énorme quantité de réfugiés va envahir l'Europe. Si la température augmente de quatre degrés, ce que tous les climatologues sont en train d'envisager, cela va produire un changement total de la manière de vivre sur la Terre. Et la quantité d'Africains qui vont envahir l'Europe va être légèrement supérieure à celle de ces pauvres qui meurent noyés à Lampedusa. Et comment les pays riches vont réagir? C'est une question intéressante. Avec des armes atomiques? Qui vont-ils bombarder? Mon pessimisme vient plus de là.

Au Brésil, les crises sont strictement politiques. Fait-on une réforme politique? Est-ce qu'il y aura une révolte de la population? Est-ce qu'il y a une Coupe du Monde? Tout ça est vrai, fondamental, mais on ne peut pas perdre de vue le cadre plus large.

Vous ne voyez personne au Brésil, politiquement parlant, qui ait une vision ample de cette situation? Vous avez voté pour Marina Silva [aux dernières présidentielles].

J'ai voté pour Marina en 2010, bien sûr. Je ne sais absolument pas si je voterai pour elle en 2014, peut-être pas.

Eduardo Campos [candidat du Pernambouc qui a fait une alliance avec Marina]?

Sûrement pas. Dilma, même sous la menace du peloton d'exécution, je ne voterai pas pour elle. Ces idiots du PSDB, certainement pas. Il est donc possible que je ne vote pas. Peut-être que je voterai blanc.

Quelle est la mission, le rôle, l'alternative pour quelqu'un comme vous ? Devenir une espèce de guérillero sur les réseaux sociaux ?

Oui. Je dirais que la révolution anthropophage de Oswald de Andrade n'est possible que sous forme de guérilla. Nous parlons de quelque chose qui a été pensé en 1928...

Mais qui a ressurgi, dans les années 60 et maintenant.

Oswald, un homme de la classe dominante, voyait le Brésil comme une chose dont on pouvait disposer selon son bon vouloir. En ce sens, il appartient à la génération de théoriciens brésiliens, qui venaient tous de l'élite dominante de São Paulo ou du Pernambouc : Gilberto Freyre, Caio Prado Júnior, Eduardo Prado. Les modernistes représentaient une théorie du Brésil, de la manière dont le Brésil doit être organisé, gouverné.

Peut-être que les nombreux peuples brésiliens qui composent ce pays n'auront de chance de gagner une certaine émancipation culturelle, politique, métaphysique, que dans le contexte du déclin général de la planète.

Peut-être que les nombreux peuples brésiliens qui composent ce pays n'auront de chance de gagner une certaine émancipation culturelle, politique, métaphysique, que dans le contexte du déclin général de la planète. Dans ces conditions, il est possible qu'il y ait de l'espoir pour les Noirs, les Indiens, les Quilombolas [descendants d'esclaves], les gays, les pauvres de cette planète favela. Il ne faut pas oublier que trois milliards et demi d'habitants vivent en ville, soit la moitié de la population mondiale, dont au moins un milliard vit dans des favelas. Autrement dit, un septième de la population mondiale vit dans des favelas. Le Brésil doit en avoir une proportion



plus grande que l'Allemagne, les États-Unis. Je dirais que ça doit avoisiner les 30 millions. [La population] d'un assez grand pays européen.

Ce serait une guérilla sur les réseaux sociaux ? Vous admettez l'usage de la violence ou simplement une guérilla virtuelle ?

Ni l'une ni l'autre. L'existence de l'Internet a changé les conditions de la guerre, de manière générale, oui. Le plus grand acte récent de guerre, dans le bon sens du terme, dont j'arrive à me souvenir, a été Edward Snowden. Pas les États-Unis espionnant la Russie, ni la Russie espionnant les États-Unis, mais la fuite d'informations secrètes des États. C'est très significatif. Un journaliste habitant ici à Rio de Janeiro et travaillant pour un journal anglais, ayant reçu des informations d'un analyste américain qui était caché à Hong Kong: cela n'est possible qu'avec l'internet. Les réseaux sociaux ont complètement changé les conditions de résistance au capitalisme.

Une nouvelle forme de guérilla?

Qui n'est pas nécessairement violente, bien qu'il existe le problème du hacker, de l'attaque de système électronique. Mais ce n'est pas ce à quoi je pense. Quand je pense à une guérilla, c'est dans le sens de combats locaux, agissant au coup par coup. Je ne dis pas qu'il faut cambrioler les banques ou se battre avec la police. Je parle de combats dans lesquels on est capable de connecter les combats locaux dans le monde entier.

Il existe de nouvelles formes de résistance et d'alliance entre les minorités ethniques, culturelles et économiques de la planète qui passent par la connectivité universelle du réseau, qui est fragile, contrairement à ce que l'on peut imaginer, avec des points faibles, des nœuds, des goulots, au sein desquels les États-Unis ont un très grand pouvoir. Mais je dirais qu'il est très difficile de le contrôler, notamment parce que ce réseau est indispensable au capitalisme. Le capitalisme ne peut pas vraiment l'endommager, sinon il perdra son principal outil actuel. Et cela, bien qu'il y ait, y compris au Brésil, diverses tentatives de surveillance.

Je vois plus une guérilla qu'une guerre, avec un avantage, puisque les guerres se terminent, en général, par la constitution d'un nouveau pouvoir totalitaire, une nouvelle terreur.

Il est possible que l'on en arrive à un état de surveillance à la George Orwell. Tout cela est possible. Mais je pense aussi que la situation actuelle permet le développement d'une guérilla d'information, beaucoup plus que d'action physique, parce que l'information aujourd'hui est une marchandise fondamentale, nous sommes dans l'économie de la connaissance, donc la guerre est aussi une guerre pour l'information. C'est en ça que j'ai quelque espoir, beaucoup plus qu'en une descente dans les rues, avec des râteaux, des fourches et des machettes.

Cesser d'imaginer une lutte des classes et imaginer une guérilla de classes. Une classe définie, maintenant, pas seulement de manière classiquement économique mais dans le contexte de la nouvelle économie, qui a changé la composition des classes. De nombreux intellectuels appartiennent aujourd'hui à la classe dominée, ouvrière. Je vois donc plus une guérilla qu'une guerre, avec un avantage puisque les guerres se terminent en général par la constitution d'un nouveau pouvoir totalitaire, une nouvelle terreur. Le « Manifeste Anthropophage » peut finir par se réaliser plutôt de cette manière. Le rêve classique de la révolution, comme transformation d'un état A en état B est un rêve peu intéressant.



Il n'y a pas de dénouement.

Il n'y a pas de dénouement possible. Aujourd'hui, je préfère parler d'insurrection que de révolution. Un état d'insurrection permanente comme forme de résistance. Les mots les plus justes seraient peut-être résistance, insurrection, plutôt que révolution et guerre. La Guérilla est toujours une résistance. Le modèle de la résistance française [sous l'occupation allemande] ; créer des réseaux souterrains de communication. Nous sommes dans cette situation, nous sommes une planète envahie par des aliens, c'est-à-dire par le grand capital, la télé Globo, l'agro-business, l'hégémonie nord-américaine sur les systèmes de divertissement : comment est-ce que vous créez un réseau de résistance contre ces «allemands» ?

Je suis effectivement un activiste des réseaux. Mais je n'appelle pas à manifester, je n'appartiens à aucune organisation, je suis un peu vieux pour descendre dans la rue.

Vous n'avez que 62 ans.

Oui, mais pour descendre la rue en tant que black block [sourire]... Je peux me mettre derrière le black block, devant ce n'est pas possible.

Vous avez tardé à devenir un activiste / guérillero. Pourquoi?

C'est une question intéressante. Mon rapport à l'activisme pendant la dictature n'a pas été la crainte physique. Non pas que je n'avais pas peur d'affronter la répression. J'ai vu de nombreux amis être faits prisonniers, être torturés, tout le monde avait peur. Mais ce n'est pas pour cela que je ne suis pas entré dans la lutte contre la dictature. C'est parce que je ne croyais pas en celle-ci : prendre le pouvoir pour instituer un nouvel ordre pas si différent. Je pensais qu'il s'agissait d'une dispute entre deux factions de la classe moyenne-haute pour savoir qui allait diriger le pays. Et je n'avais pas la moindre sympathie pour l'idée de diriger le pays. Je me méfiais - et ça s'est malheureusement confirmé - de voir quelqu'un qui a participé à la lutte armée diriger le pays. Et de voir que cette personne fait des choses très similaires à ce que les militaires souhaitaient faire, au moins en Amazonie. Le projet de Dilma en Amazonie est identique à celui de Médici [troisième président de la dictature, entre 1969 et 1974].

Vous vous considérez comme un anarchiste?

Peut-être...

En dehors de l'état.

Disons cela. Mais je ne suis pas de ces anarchistes qui pensent que la société actuelle peut se passer de l'État. Je pense que c'est un rêve un peu infantile.

Vous pensez qu'on ne peut pas se passer de l'État mais qu'il est important de cultiver...

Une opposition, oui. L'idée d'une abolition de l'État dans les conditions actuelles est fantaisiste. Il existe quelques contradictions qu'on ne peut pas éviter. Par exemple, le plus grand ennemi des Indiens brésiliens, d'un certain point de vue, c'est l'État qui représente une société qui les a envahis, exterminés, asservis, privés de leurs terres. En même temps, l'État brésilien est la seule protection dont les indiens bénéficient contre la société brésilienne.



S'il n'y avait pas l'État, les fermiers auraient déjà anéanti tous les Indiens. Mais c'est une chimiothérapie, comme si le Brésil était le cancer et que l'État en était le remède. Ça fait terriblement mal mais il faut le prendre, c'est le seul moyen d'avoir l'espoir de guérir. Je ne peux donc pas aller contre l'État.

Une opposition, oui. L'idée d'une abolition de l'État dans les conditions actuelles est fantaisiste. Il existe quelques contradictions qu'on ne peut pas éviter.

J'ai une certaine sympathie pour la thèse de [l'anthropologue Français Pierre] Clastres, « La Société Contre l'État », une sorte de société comme il imaginait que c'était le cas de plusieurs sociétés indigènes, mais je ne crois pas que cela puisse être transféré dans nos dimensions démographiques. Cela dit, je ne sais pas pour combien de temps nous aurons ces dimensions sur la planète, des États-nation avec des millions d'habitants. Nous devons préserver les anticorps contre l'État parce que nous pouvons en avoir besoin à l'avenir.

Vous défendez l'idée que toute logique concernant ce que le Brésil pourrait être et offrir, devrait passer par une 'indianisation'' du pays. Non pas que les Indiens deviennent Brésiliens mais que le Brésil devienne indien, ce qui signifierait une autre forme de vie, pas pour produire ni pour consommer. Qu'est-ce que ça signifie pour la guérilla des villes et des réseaux ? Comment les indiens peuvent être présents ici ? Que peuvent-ils apporter à une telle insurrection continue ?

Je vais associer cela à la fin de la réponse précédente. Je suis devenu plus actif sur les réseaux parce qu'ils sont apparus, avant ils n'existaient pas. Et suite à mon énorme déception à la fin de la dictature, le fait que nous continuions à être des otages du grand capital, des grands clans, des capitaines d'industrie héréditaires qui continuent à diriger le Brésil. José Sarney⁶, Fernando Collor, Renan Calheiros. Cette alliance entre ce qu'il y a de plus archaïque, c'est-à-dire Sarney, et ce qu'il y a de plus moderne dans le capitalisme, autrement dit ces agronégociants de haute technologie du Mato Grosso do Sul, tous réunis pour maintenir la tranquillité politique : nous ne laisserons pas les masses nous créer des problèmes.

D'où ma déception vis-à-vis de la trajectoire après la dictature ; ma déception est encore plus grande en ce qui concerne la trajectoire du PT, à partir de l'élection de Lula, quand il écrivit une *Carta aos Brasileiros*⁷ leur disant qu'il ne toucherait pas aux bourses des riches ; ma déception est encore plus grande face à la performance du gouvernement Dilma par rapport à l'environnement, à l'Amazonie, aux Indiens, face à l'incapacité politique totale de la présidente à instaurer un minimum de dialogue avec les populations indigènes, aussi factice soit-il. Au contraire, elle manifeste un mépris, une haine même, qui me paraît presque pathologique ; tout cela m'a amené à l'activisme.

On veut être à la fois sambista et grande puissance mondiale. Je pense qu'on devrait continuer à être sambista.

Tout le monde voit le Brésil comme un pays paresseux, relaxe, facile à vivre, où tout est plus lent. Et il existe de notre part une grande ambiguïté par rapport à cette image. D'un côté, nous trouvons cette idée d'un pays *easy*

⁶José Sarney : ancien Président de la République (1995–97) et actuellement Sénateur, Collor : ancien Président (1990-92) et actuellement Sénateur, Calheiros : Président du Sénat. Tous les trois ont eu à faire à la justice.

⁷ L'auteur fait référence à la Carta aos Brasileiros, document où Lula, candidat aux élections présidentielles de 2002, s'engage, sous la pression des milieux financiers locaux et internationaux, à maintenir les règles en vigueur du système économique néo-libéral.



going intéressante, de l'autre, nous avons honte de cela, nous voulons devenir un pays performant, qui avance, un pays productif. On veut être à la fois sambista et grande puissance mondiale. Je pense qu'on devrait continuer à être sambista. Qu'on devrait savoir exploiter les vertus du non-productivisme. L'éthique protestante, qui nous a donné l'esprit du capitalisme, pour parler comme Weber, n'a jamais été inscrite dans l'ADN du Brésil, grâce à vous les Portugais, qui ne l'aviez pas non plus [rires]. Ils l'ont eue pendant un siècle et demi, mais après ... Donc, par un miracle historique nous avons été préservés de cette malédiction qu'est l'éthique productiviste du capitalisme. Nous avons été capturés par le capitalisme parce qu'il nous a envahis, dompté. Le capitalisme fut possible parce que l'Europe a envahi l'Amérique. S'il n'y avait pas eu l'Amérique, l'Europe n'aurait pas cessé d'être ce qu'elle était au Moyen-âge, une arrière-cour. Au Moyen-âge, les sociétés développées étaient l'Islam, l'Inde et la Chine. Les Européens étaient une bande de barbares, sales, mal habillés, catholiques. Mais, par hasard, les Portugais et les Espagnols se sont retrouvés face au nouveau monde et le capitalisme est devenu possible. Puisque c'est l'or du Nouveau Monde, des milliers de tonnes, et tout ce qui est sorti d'Amérique, de nouvelles plantes, de nouvelles ressources alimentaires, qui a permis l'expansion du capitalisme puis la révolution industrielle. S'il n'y avait pas eu l'invasion et la destruction de l'Amérique, il n'y aurait pas eu d'Europe moderne. Aujourd'hui, dans le monde, les principales plantes qui servent à l'alimentation mondiale sont d'origine amérindienne : le maïs, qui se plante partout, la pomme de terre, qui a permis la révolution industrielle anglaise, le manioc, duquel toute l'Afrique de l'Ouest vit aujourd'hui. Sauf que l'Amérique a déjà fait son temps, il n'y a plus de Nouveau Monde à découvrir, la terre s'est refermée, arrondie et, en plus, le pôle dynamique du capitalisme est dorénavant en Chine.

Revenons-en aux Indiens.

Le Brésil a très peu d'Indiens par rapport aux pays andins ou méso-américains. Ils sont environ un million, dans un pays qui compte 200 millions d'habitants. Mais ils ont un très grand pouvoir symbolique, notamment parce qu'ils ont une très grande base, 12% du territoire brésilien. Tout est envahi [par des travaux ou de grands exploitants agricoles] mais officiellement c'est toujours une terre indigène. Ils bénéficient également d'un pouvoir de séduction dans l'imaginaire occidental. L'Amazonie a un immense pouvoir symbolique. Même si, à l'inverse de ce que pensent les Brésiliens, elle n'est pas seulement brésilienne, la plus grande partie de l'Amazonie se situe au Brésil. Et c'est un objet transcendant, une espèce d'ultime chance, de dernier endroit de la Terre. Ce qui confère au Brésil un pouvoir symbolique dont il ne sait pas se servir. Au contraire, l'Amazonie a été utilisée pour attaquer le Brésil sur le fait qu'il ne sait pas en prendre soin. Et vous savez ce qu'il en est ? C'est vrai. Et il ne sait pas faire de l'Amazonie un atout mondial. Ni même un lieu où on pourrait développer une civilisation moins stupide, d'un point de vue technologique et social. Les Indiens servent, là, d'exemple. Ils sont en Amazonie depuis au moins 15 000 ans. Une bonne partie de la forêt amazonienne a été créée par l'activité indigène. Une partie du sol a été créée à partir des cendres de feu de bois et des déchets humains. L'Amazonie est cette forêt luxuriante que l'on connaît notamment en raison de cette action humaine, des Indiens.

L'Amazonie a été utilisée pour attaquer le Brésil sur le fait qu'il ne sait pas en prendre soin. Et vous savez ce qu'il en est ? C'est vrai

Face à cela, le modèle sudiste, gaucho, européen, d'occupation de l'Amazonie, est un plan lisse que vous pouvez remplir de fertilisants, pour pouvoir planter des plantes transgéniques, résistantes aux herbicides, pour produire du soja à vendre en Chine, et pour ensuite récupérer cet argent et donner la *Bolsa Familia*. Ne serait-ce pas plus simple de faire en sorte que les gens n'aient pas besoin de *Bolsa Familia* leur donnant des terres où planter,



réalisant ainsi la fameuse réforme agraire qui n'a jamais été faite au Brésil?

Nous exportons de la terre, du sol et de l'eau sous forme de viande, de soja. Un kilo de viande nécessite 15 000 litres d'eau pour être produit, un kilo de soja, 7500 litres. Toute cette eau, qui pourrait être utilisée pour planter des aliments pour nous, est utilisée pour produire du soja afin d'alimenter le bétail européen, ou être transformée en tofu et en miso en Chine.

Le Brésil a détruit plus de la moitié de sa végétation, la *Mata Atlântica*, qui ressemblait à l'Amazonie d'un point de vue environnemental, pour planter de la canne à sucre et du café pendant la colonisation. Et sommes-nous devenus plus riches ? À présent, on dévaste l'Amazonie pour produire du soja et du bétail. Sommes-nous plus riches ? Les pauvres vont mieux parce qu'il tombe plus de miettes de la table des riches, non pas parce qu'ils sont assis à la même table.



Enfants en train de pêcher dans le Xingo Eduardo Viveiros de Castro

Cela a aussi affecté les Indiens, n'est-ce pas ? À São Gabriel da Cachoeira, la ville la plus indigène du Brésil [État de l'Amazonie], l'alcoolisme est l'un des grands problèmes. Il est impressionnant de voir l'état dans lequel vivent beaucoup d'Indiens à São Gabriel. Est-ce un résultat de cette erreur qui consistait à vouloir convertir l'Indien en Brésilien, selon le modèle que vous décrivez ?

L'alcoolisme est une plaie de la population

indigène des trois Amériques. C'est lié à plusieurs choses. L'une d'elles est génétique, vraiment. Les Indiens sont, en raison de l'évolution, beaucoup moins résistants au métabolisme du sucre dans l'organisme. C'est pour cela qu'ils ont cette tendance à l'obésité et aux diabètes. Ensuite, les Indiens ont toujours eu de l'alcool, moins en Amérique du Nord, mais tous les Indiens d'Amazonie préparaient des boissons fermentées, etc. C'est la même chose en ce qui concerne le tabac, sauf que le mouvement est inverse. Le tabac est indigène. Les Indiens fumaient mais n'avaient pas le cancer, ou le taux devait être très faible, tout comme l'alcoolisme existe parmi nous mais est beaucoup moins violent. Pourquoi ? Les Indiens, pour fabriquer leur tabac et leurs boissons, devaient les produire à la main. Le tabac, ils devaient le planter, le rouler, faire un cigare, on mettait cinq jours à le fumer, c'était un objet couteux. Ils mettaient des semaines à faire leur bière. Et là, tout à coup, surgit la cachaça, six mois de travail indigène concentré en une bouteille qui coûte deux réaux. C'est la même chose pour nous : quand on achète un paquet de cigarettes qui comprend six mois de travail indigène, on les fume les unes après les autres. On meurt du cancer ici et les Indiens meurent de la cirrhose là-bas.



Le capitalisme offre aux Indiens une chose qu'ils n'ont jamais eue : l'infini mercantile. Les objets n'en finissent plus.

Le capitalisme offre aux Indiens une chose qu'ils n'ont jamais eue : l'infini mercantile. Les objets n'en finissent plus. On a une quantité infinie de cachaça. C'est comme si les martiens arrivaient ici et nous donnaient la potion pour la vie éternelle. Les Indiens ne comprennent pas et consomment, consomment, consomment. Ils produisent peu pour avoir du temps libre. Ce qui se passe maintenant, c'est qu'ils continuent à produire peu mais les produits arrivent en quantité infinie. Et ils n'ont pas de structure sociale, politique, institutionnelle. Développer des résistances va leur prendre des siècles. Tout être humain aime se droguer, altérer sa conscience, en passant du café au LSD. Chez les Indiens, c'est l'alcool qui est entré et a tout détruit. C'est certainement la chose la plus destructive chez tous les Indiens des Amériques.

Il n'existe pas de sociétés parfaites. Il faut faire la distinction entre modèle et exemple. Les Indiens sont un exemple, pas un modèle. Pour un tas de raisons, nous ne pourrons jamais vivre comme les Indiens. Pas seulement parce que nous ne pouvons pas mais aussi parce que ce n'est pas souhaitable. Personne ne veut cesser d'utiliser un ordinateur ou de prendre des antibiotiques, ou quelque chose comme ça. Mais ils peuvent être un exemple en ce qui concerne la relation entre travail et loisir. Ils travaillent trois heures par jour. Le temps de travail moyen des peuples primitifs est de trois, quatre heures maximum. Ils n'en ont besoin que pour chasser, manger, planter du manioc. Nous en avons besoin de huit, douze, seize. Que font-ils le reste du temps? Ils inventent des histoires, ils dansent. Qu'est-ce qui est mieux ou pire? J'ai toujours trouvé le modèle américain bizarre, on travaille douze heures par jour, onze mois et demi par an, pour prendre quinze jours de vacances. À qui cela profite-t-il ?

Le seul avantage indiscutable que la civilisation moderne a produit par rapport aux civilisations indigènes, ce sont les progrès de la médecine. Si vous deviez passer le reste de votre vie dans la forêt, qu'emporteriez-vous ? De la pénicilline. De fait, ça a été un progrès. Pourtant, nos progrès progressent toujours trop. Aujourd'hui, on préfère garder en vie une personne de 90 ans qui souffre horriblement, il faut qu'elle vive à tout prix, la famille court à la faillite. Nous ne savons plus mourir. Avant le XXe siècle, tout le monde savait mourir.